

Notes de lectures de Georges Leroy

février 2018

★ pas d'intérêt, ★★ peu d'intérêt, ★★★ un certain intérêt,
★★★★ un grand intérêt, ★★★★★ un intérêt exceptionnel.

L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... le diable porte pierre. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme. **Note:** La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

Un amour d'espion



★★★★☆

Clément Bénéch

Flammarion, 270 p., 19 €

« Au fond, j'ai l'impression que nous ne sommes plus que des Marco Polo parodiques », autant dire de simples touristes. C'est le constat un brin désenchanté que cet étudiant en géographie partage avec son amie Augusta au détour d'une conversation Facebook. Il n'en faut pas plus à la jeune femme, fraîchement débarquée aux États-Unis, pour lui proposer le plus fou des séjours, un « voyage à dessein ». Direction: New York, où Augusta l'attend pour percer à jour l'identité de son petit ami, rencontré via une application pour smartphone. Pourquoi ce critique d'art venu de Roumanie se fait-il inlassablement accuser de meurtre par un internaute anonyme? C'est ici que commence la filature de notre apprenti détective, qui n'est peut-être pas le seul à suivre la piste du mystérieux Dragan. À la faveur des péripéties new-yor-

kaises de cet « amour d'espion », l'auteur pose un regard plein d'esprit et de malice sur les rencontres sentimentales à l'ère de l'espionnage amoureux. Si le virtuel s'invite dans le réel, qui espionne qui? Un livre désopilant sur les rapports humains et les relations amoureuses à l'ère des réseaux sociaux.

Trois utopies contemporaines



★★★★☆

Francis Wolff

Fayard, 180 p., 17 €

Serions-nous allés trop loin en direction des machines et des animaux? Telle est la thèse, ouverte au débat, qu'argumente avec conviction, et à rebours des idées dominantes l'auteur. Nous avons perdu les deux repères qui permettaient autrefois de nous définir entre les dieux et les bêtes. Nous ne savons plus qui nous sommes, nous autres humains. L'homme est flou, entre l'animal et la machine, constate le penseur.

L'homme, jadis maître et possesseur incontesté de la nature, incarnation des Lumières, ne sait plus bien qui il est – ni où il est – aujourd'hui. En témoignent les « deux grandes utopies opposées » qu'il a dernièrement fait naître: l'utopie post-humaniste, d'un côté, qui cherche à inventer un homme augmenté par la machine, transcendé par son désir d'autarcie et d'immortalité, et l'utopie animaliste, de l'autre, qui remet en question toute supériorité de l'homme sur l'animal, devenu le lieu de tous les devoirs et toutes les attentions morales. De nouvelles utopies en naissent et sont en plein essor. D'un côté, le post-humanisme prétend nier notre animalité et faire de nous des dieux promis à l'immortalité par les vertus de la technique. D'un autre côté, l'animalisme veut faire de nous des animaux comme les autres et inviter les autres animaux à faire partie de notre communauté morale. « La perception peut être attribuée aux robots comme aux guépards, il y a de la mémoire chez les éléphants comme dans les ordinateurs, l'intelligence est naturelle chez les singes et artificielle dans Google DeepMind, il y a du langage chez les abeilles, dans l'ADN ou dans les programmes informatiques ». Mais alors comment redessiner les contours de l'homme? L'auteur propose de forger une nou-

velle utopie : celle d'un nouvel humanisme. Ne cherchons plus à nier les frontières naturelles – celles qui nous séparent des dieux ou des animaux – et défendons un humanisme conséquent, c'est-à-dire un cosmopolitisme sans frontières. La troisième voie à inventer est le cosmopolitisme, stade suprême, selon l'auteur, de l'humanisme.

Si nous ne pouvons être que d'accord avec les deux premières parties critiques, la troisième solution proposée, qui n'est qu'une resucée, n'est pas satisfaisante entièrement. Elle recèle aussi des limites fortes, qui ont marqué le XX^e siècle tragiquement ou bien qui sont le vécu quotidien actuel.

L'année de l'éducation sentimentale



★★★★☆

Dominique Barbéris

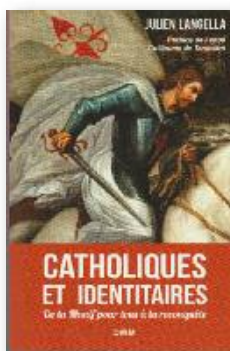
Gallimard, 130 p., 13 €

Muriel, Anne et Florence, anciennes amies de fac, se retrouvent après des années dans le jardin de Muriel, dans la campagne nantaise. C'est la fin de l'été ; elles parlent de tout et de rien, de leur vie. Que faire d'autre dans un jardin ? Il fait très chaud, l'orage menace, le soir porte aux confidences, aux souvenirs, à une angoisse vague comme la vie. Elles étaient jeunes au temps de la

mort de Claude François, de l'élection de Mitterrand. Elles avaient une bande d'amis, elles suivaient un cours sur L'Éducation sentimentale. Maintenant, elles ont des enfants, des maris avec qui elles se disputent ou qui les quittent. Elles ont l'âge où l'héroïne de Flaubert vient se jeter, trop tard, à la tête de son grand amour, Frédéric.

Ce court roman à huis clos, resserré à la façon d'une pièce de théâtre, est un écrin qui aurait conservé un parfum du passé. La palette émotionnelle qu'il contient est subtile mais incroyablement juste. Avec une économie de pages et de mots, l'auteur écrit magnifiquement le temps qui passe, les illusions perdues et celles qu'il est impossible de laisser, ne serait-ce que pour ne pas trahir totalement sa jeunesse.

Catholique et identitaire



★★★★☆

Julien Langella

DMM, 350 p., 22 €

L'universalisme chrétien ne mène-t-il pas obligatoirement au mondialisme ? S'opposer à l'immigration, n'est-ce pas contraire à l'Évangile et à la charité chrétienne ? Quelle réponse juste et équitable doit-on apporter à la crise migratoire ? Peut-on encore assimiler les immigrés vivant chez nous ou devons-nous organiser

la remigration ? La conversion des musulmans au christianisme peut-elle nous épargner une guerre civile ? Comment résister au consumérisme qui sape notre identité en profondeur ?

De la tour de Babel à la théorie du genre, le même projet totalitaire traverse les siècles : faire table rase de toutes les différences qui structurent le genre humain (sexe, appartenance à une province, une nation ou à une civilisation) pour ériger un homme nouveau. Avortement, PMA-GPA, loi Taubira, mondialisation sauvage et Grand remplacement : ces phénomènes mortifères ne sont que les multiples têtes d'un nouvel hydre de Lerne. Tranchez une tête et une deuxième repousse aussitôt. C'est pourquoi l'auteur lance un appel aux catholiques et à tous les hommes de bonne volonté : contre les apprentis sorciers qui veulent redessiner les contours de l'humanité, il faut engager une résistance totale.

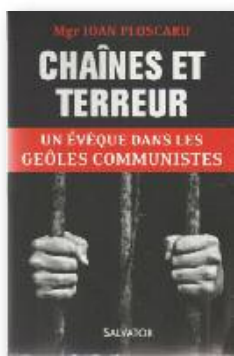
Soyons cohérents : il faut passer de la Manif pour tous à la reconquête intégrale. En s'appuyant sur la Bible et l'enseignement traditionnel de l'Église, l'auteur montre le lien évident qui unit le message chrétien au combat identitaire, et comment celui-ci pourrait bien être la condition de la survie de la Foi en Europe.

Voici des réflexions libres sur l'origine du lien social et donc sur la crise d'appartenance. Il s'agit de montrer que le catholicisme a toujours été une extraordinaire matrice des cultures.

Ce livre a une double ambition : pédagogique et militante. Tout d'abord, nourrir la pensée des ca-

tholiques qui se sentent écartelés entre leur fidélité au Christ et la nécessité d'une réaction ferme et courageuse à l'immigration-invasion. Convaincre que charité chrétienne et combat identitaire ne s'opposent en rien.

Chaînes et terreur



★★★★☆

Mgr Ioan Ploscaru

Salvator, 400 p., 22 €

Évêque roumain de l'Église gréco-catholique, rattachée à Rome, il témoigne des souffrances inhumaines qu'il endura dans les geôles communistes de Roumanie.

Peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale, le régime roumain voulut, comme en Ukraine, anéantir l'Église gréco-catholique locale : les évêques, les prêtres, les fidèles furent sommés d'incorporer l'Église orthodoxe, sous peine de se placer hors-la-loi. Les évêques ayant refusé, la plupart furent arrêtés en 1948 et moururent en prison. D'autres furent ordonnés dans la clandestinité comme Mgr Ploscaru, qui fut ensuite emprisonné.

Pendant sa détention, il décrit dans son journal la férocité de ses bourreaux, les humiliations aberrantes qu'ils infligent aux prisonniers et relate la mort en martyrs de ses compagnons évêques.

On sort de la lecture de ce livre fasciné par son extraordinaire résistance spirituelle, sa foi capable de discerner la lumière dans les ténèbres et même par la miséricorde qu'il a pu éprouver pour ses terribles geôliers.

Mort en 1998, à l'âge de 87 ans, Mgr Ioan Ploscaru transmet dans ce livre le bouleversant témoignage chrétien d'un homme faisant face à l'une des grandes tragédies de notre histoire.

L'auteur de ce livre est un authentique martyr de notre temps.

Le chevalier du dimanche



★★★★☆

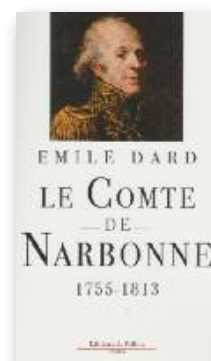
Olga de Ségur de Pitray

Ed. de Chiré, 160 p., 13 €

Lorsque Monsieur Gérin, patron du Grand Turenne, décide d'ouvrir ses magasins le dimanche, un cas de conscience se pose à son jeune comptable, Rennièrre : va-t-il obéir, contre son devoir de chrétien, ou prendra-t-il le risque de décevoir gravement son patron ? Le dilemme est d'autant plus difficile à résoudre que le jeune homme se sait lié, vis-à-vis de Gérin, par une dette de reconnaissance que celui-ci ignore. Quelle est donc l'origine de cette dette à laquelle Rennièrre a sacrifié jusqu'à sa carrière de peintre, qui s'annonçait brillante ? Et comment

pourra-t-il s'en acquitter, alors même que le voilà obligé de s'opposer à son bienfaiteur ? Un roman très dix-neuvième siècle, rempli de rebondissements plus ou moins attendus. Un récit magnifique qui fait l'apologie du repos dominical, une pratique et une règle très souvent oubliée de nos jours ! (à partir de 12 ans).

Le comte de Narbonne



★★★★☆

Émile Dard

Ed. de Fallois, 300 p., 20 €

Né dans le duché de Parme en 1755, Louis-Marie de Narbonne-Lara fut ministre de la Guerre de Louis XVI. Émigré à Londres en 1792, avec l'aide de Mme de Staël, dont il était l'amant, il passe ensuite en Suisse puis en Allemagne et revient en France en 1801. L'Empereur, dont il devient le confident, le réintègre dans l'armée en 1809. Il fait la campagne de Russie en qualité d'aide de camp de l'Empereur.

Ambassadeur à Vienne il mène en compagnie de Fouché des négociations avec Metternich, puis Napoléon lui confie le commandement de la place de Turgau en Saxe, où il meurt en 1813 des suites d'une chute de cheval.

La démocratie des conseils



★★★★☆

Yohan Dubigeon

Klinksieck, 400 p., 27 €

À travers l'apparition de communes, comités (soviet), conseils, assemblées révolutionnaires: le tournant du XIXe au XXe siècle charrie des expériences qui, au-delà de leur importance pour le mouvement ouvrier, inventent des composantes de la théorie démocratique aussi riches que sous-évaluées. En se situant en extériorité vis-à-vis de l'État, ces événements contribuent à une définition moderne de la démocratie radicale, envisagée comme autogouvernement ou démocratie par en bas.

Par les principes qu'elle invente, la démocratie des conseils se donne pour horizon la déprofessionnalisation de l'activité politique et sa réintégration au cœur des activités sociales. Par son articulation originale entre destruction de la domination et reconstruction institutionnelle, elle expérimente une stratégie de transformation sociale aussi fertile que fragile. Par son rapport à l'organisation et à la représentation, elle démontre enfin que la démocratie est d'abord et avant tout un geste libérateur contre la tentation du chef.

Bien qu'occulté par la tradition socialiste ou marxiste, le courant conseilliste issu de cette période éla-

bore une pensée originale, qui reste d'une grande actualité pour qui s'intéresse aux formes modernes de la transformation sociale et démocratique. Plus que tout autre chose, cet ouvrage se veut donc une interrogation sur la signification profonde de la démocratie. Il ambitionne de combler une double insatisfaction: insatisfaction relative au flou qui entoure les théories d'une démocratie « approfondie » (participative, délibérative, radicale, etc.), et insatisfaction relative à la distance séparant ces théories des pratiques sociales qui ont concrètement expérimenté l'élargissement de la démocratie. Le courant conseilliste issu de cette période élabore une pensée originale, qui reste d'une grande actualité pour qui s'intéresse aujourd'hui aux nouvelles formes de transformation sociale et démocratique.

Conversion



★★★★☆

Romaric Sangars

Léo Scheer, 180 p., 17 €

Si elle est poursuivie assez loin, l'aventure intérieure mène à l'une ou l'autre de ces trois issues: la folie, la conversion ou la mort.

Au début du IIIe millénaire, un jeune homme, épris de poésie et en proie à de fréquents élans mystiques, fait face à une crise existentielle qui

est aussi celle de son temps. En quête d'absolu, et en parallèle d'une vocation littéraire naissante, un étrange enchaînement de rêves et d'événements va le pousser au pied de la Croix. Voici le récit d'une initiation contemporaine.

Perdu dans un monde désaxé, après avoir longtemps vagué, divagué dans le milieu du *metal* à la recherche de trances, avoir beaucoup fréquenté les décadents – formidable collection « Fin de siècle » d'Hubert Juin – Artaud et les Surréalistes, les tenants des rêves et les explorateurs d'infinis, notre nouveau « jeune homme » aspire à l'ordre, à la paix, « au luxe, au calme et à la volupté », qui aura trouvé ces athéologiques, à leur place, marquée pour l'éternité, loin des tentations de Bacchus et de ses Ménades: au pied de la Croix. Des Esseintes abandonnant Pétrone pour Marie Noël, l'auteur *transverbère* le désir de littérature à la transparence des vitraux, sans oser encore déposer son soulier au pied de la Madone. Au flamboiement de la poésie, il a préféré ici l'effort de l'analyse et Estelle, la jeune fille au nom d'astre, n'est devenue ni Astrée ni l'Ysé du *Partage de Midi*, seulement le premier degré de l'échelle de Jacob, la première étape du chemin de croix, la première branche de l'étoile de la Rédemption.

Intéressant parcours que ce jeu de piste d'une jeune âme à la recherche du Rayon vert. Somptueux empire des signes où la seule sémiotique en actes est celle du Verbe fait chair, où les hasards objectifs de l'onomastique, du quotidien et des rencontres se font signes, appels et enfin vocation religieuse et poétique à mille lieues de l'habituelle daube

du jour puisqu'il ne s'agit ici, en une langue impeccable, précise autant que soignée, que de témoigner d'une aventure intérieure. Pas d'imposture; un peu de pose parfois. L'auteur aurait pu explorer plus avant le lien indissoluble entre foi et activité artistique, observance et création et que cet aller-retour entre pensée magique, mythique et poésie, qui sous-tend le livre en terme d'intention, explosât!

Le jeune auteur, à l'instar de Montherlant, est « un écrivain à allure », et le pacte autobiographique a ses lois que la rigueur de l'examen de conscience piétiste ignore.

De la démocratie en France



★★★★☆

Dominique Schnapper

Odile Jacob, 340 p., 26 €

« Démocratie providentielle », « démocratie extrême », les notions forgées par Dominique Schnapper, fille de R Aron, une des grandes voix de la pensée politique française, sont passées dans le langage courant. Elle revient dans ce livre sur les thèmes qui sont aujourd'hui au cœur du débat public: le malaise des populations immigrées, le chômage, la place de l'islam, le rapport à la République et à la nation.

Comment penser la démocratie en France? Comment fonder des

liens entre les individus et les groupes, afin qu'un avenir commun puisse être envisagé?

L'auteur sonne l'alarme sur la fragilisation des républiques démocratiques. En effet après la chute du mur de Berlin, dans les pays occidentaux, l'attachement à la démocratie et au libéralisme politique ne semblaient pas être remis en question. Même si l'on continuait à critiquer les manquements des démocraties. Le citoyen est par définition critique, et la critique fait partie de la pratique démocratique, la démocratie est toujours trop ou pas assez démocratique.

Les principes démocratiques ont été en fait plus faiblement intériorisés dans nos pays qu'on ne pouvait le croire. Y compris dans les pays où la démocratie est née, l'Angleterre notamment, la France, sans oublier les Pays-Bas, les États-Unis et d'autres.

Est-ce une conséquence de la « démocratie extrême », c'est-à-dire le retournement de l'idéal démocratique contre la démocratie elle-même. L'islamisme contribue à ce processus, en jouant des faiblesses intrinsèques des régimes libéraux. Pour le dire autrement, beaucoup de démocrates sont devenus des enfants gâtés. Ils n'ont plus assez de sens historique pour comprendre que la critique justifiée des manquements de nos sociétés ne doit pas aboutir à une remise en cause de l'idée démocratique, mais à nourrir le combat politique pour que la démocratie soit fidèle à elle-même ou aux valeurs dont elle se réclame. De ce point de vue, rien ne semble acquis, pour l'auteur.

Outre les attaques contre les principes républicains, provenant notamment d'islamistes et de salafistes, on assiste à l'extension, non contrôlée, de ce que l'essayiste Pascal Bruckner a nommé la "mélancolie démocratique". On peut toujours, plaider de manière raisonnable et compétente, en faveur de la démocratie. Mais il ne semble pas possible de déraciner la fascination répandue pour les démocraties "illibérales", de type Orban ou Chavez, qui sont l'antithèse de la culture du libéralisme politique et de la philosophie de la République.

Loin des idéologues de l'identité comme des défenseurs du multiculturalisme, l'auteur analyse patiemment ce qui permet la relation à l'autre et donne du sens à la citoyenneté. Racisme, laïcité, remise en cause des institutions, intégration, judaïsme, individualisme et communauté, droit des minorités, aucune question n'est éludée et toutes sont abordées avec la même rigueur scientifique et morale.

Du journalisme en démocratie



★★★★☆

Géraldine Muhlmann

Klincksiek, 450 p., 15 €

À quoi sert le journalisme en démocratie? Que veut dire voir et faire

voir le monde au présent? Quel est le sens politique d'une telle activité? Existe-t-il un journalisme « idéal », à l'aune duquel juger le journalisme « réel »? Sur quelle base le critiquer, et pour lui indiquer quels chemins aujourd'hui? Que pourrait être un "journalisme idéal"? Comment faire, comment écrire pour que ce monde dans lequel nous vivons nous parle? La réponse à ces questions essentielles pour l'évolution de la démocratie suppose d'interroger en profondeur son rôle politique et de formuler à son endroit des attentes ambitieuses et inquiètes au lieu de l'écraser sous des critiques faciles.

Dans cet essai stimulant, le premier à soumettre le journalisme à un questionnement philosophique, l'auteur montre qu'une double tâche est assignée au journalisme: faire vivre du conflit et tisser du commun au sein de la communauté politique. C'est finalement l'énigme de la démocratie qu'elle explore: la coexistence de deux scènes, celle des actions et celle des représentants, la seconde offrant une issue symbolique aux conflits qui agitent la première.

L'auteur, en six chapitres, guide un lecteur attentif pour un parcours impressionnant de l'histoire moderne des idées sur le journalisme. C'est une défense et illustration du journalisme et de la démocratie.

Animée de préoccupations normatives propres à la philosophie politique, l'auteur propose un ouvrage qui peut se comprendre comme la recherche de l'idéal-critique du « bon journalisme » et de la démocratie. Selon elle, l'idéal-critique du journalisme doit se définir comme le

« rassemblement conflictuel de la communauté politique », correspondant à « une double tension constitutive de la démocratie ».

Au commencement, donc, de la modernité politique, était Kant dont le « principe de publicité » est fondé sur un triptyque « acteur/acteur/spectateur », sur la promotion de la liberté d'expression et l'impératif de créer un espace d'usage public de la raison où s'échangent librement, opinions et regards. Kant opère une double rupture. D'une part, le principe kantien de publicité exprime la cassure de l'unité « acteur-spectateur » – unité qui est celle de l'Agora grecque – une cassure qu'a provoquée l'émergence de l'État (l'acteur) séparé de la société civile (l'auteur). Kant formalise d'autre part l'expérience du journalisme révolutionnaire de 1789 qui a tenté d'assumer « deux fonctions opposées: installer le conflit et réaliser l'unité d'un peuple » (p. 279). C'est sur ce fond historique que l'auteur construit son propos, autour de la figure du spectateur qu'elle juge centrale pour la démocratie moderne.

Dès lors, elle convoque un panthéon d'auteurs qui peu ou prou ont contribué à la réflexion sur le journalisme.

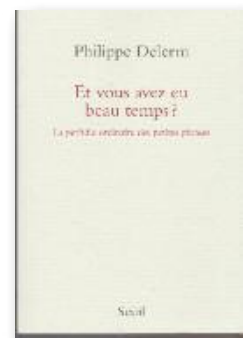
L'auteur récuse, d'un revers de mots, la position d'un Bourdieu, d'un Barthes, voire d'un Marx, et affirme après quelques réflexions épistémologiques, affirmer que l'idéal-critique ultime du journalisme est fondé sur l'oxymore du « rassemblement conflictuel ».

Une préface inédite met cet essai à l'épreuve des problèmes les plus

aigus auxquels le journalisme est confronté aujourd'hui: les fake news; la vitesse de l'information et son « séquençage »; ou encore, le phénomène des « lanceurs d'alerte », dans ce qu'il a d'ancien et de nouveau.

L'auteure montre que la position du journaliste en démocratie est déterminante car elle permet de réaliser le rassemblement de la communauté politique et d'y faire vivre du conflit. À la croisée de la démocratie et du journalisme, coexistent donc deux scènes: la scène des représentations qui offre une issue symbolique aux conflits qui agitent la scène des actions.

Et avez-vous eu beau temps



★★★★☆

Philippe Delerm

Le Seuil, 180 p., 15 €

Est-on sûr de la bienveillance apparente qui entoure la traditionnelle question de fin d'été: « Et... vous avez eu beau temps? » Surtout quand notre teint pâlichon trahit sans nul doute quinze jours de pluie à Gérardmer... Aux malotrus qui nous prennent de court avec leur « On peut peut-être se tutoyer? », qu'est-il permis de répondre vraiment?

À la ville comme au village, l'auteur écoute et regarde la comédie humaine, pour glaner toutes ces pe-

tites phrases faussement ordinaires, et révéler ce qu'elles cachent de perfidie ou d'hypocrisie. Mais en y glissant également quelques-unes plus douces.

Inventeur d'un genre dont il est l'unique représentant, « l'instantané littéraire », l'auteur avec cet ouvrage, s'inscrit dans la lignée des grands auteurs classiques qui croquent le portrait de leurs contemporains, avec un regard sur le monde à la fois candide et acéré.

Delerm est vraiment, encore une fois, l'entomologiste du quotidien : en peu de mots, il sait à la fois mettre le doigt sur les toutes petites choses auxquelles on n'aurait jamais pensé mais qui, une fois qu'elles nous ont été montrées, nous paraissent d'une évidence totale.

Cyr à la mer



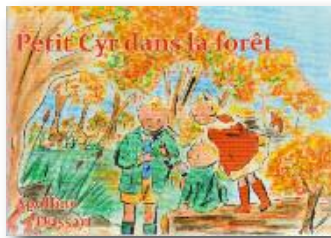
★★★★☆

Apolline Dussart

Ed. Petits chouans, 20 p., 4,50 €

Le cinquième tome plaira sans aucun doute à tous les enfants. Car Petit Cyr est parti à la mer et fait pleins de découvertes ! Entre la construction de châteaux de sable sur la plage, la pêche aux crabes, la collection de coquillages et les histoires de mer de Louis le marin, les trois petits sont ravis de leur escapade estivale. Très jolie petite collection avec de belles illustrations d'Apolline Dussart, pour de tout petits enfants, de un à quatre ans.

Petit Cyr dans la forêt



★★★★☆

Apolline Dussart

Ed. Petits chouans, 20 p., 4,50 €

L'automne battant son plein, Petit Cyr découvre la forêt avec sa famille. Reconnaître les espèces de champignons, ramasser les châtaignes et les faire griller dans la cheminée, jouer avec les feuilles mortes mais également observer biches et faons : Cyr s'amuse décidément beaucoup dans les bois !

Fabricants d'intox



★★★★☆

Christian Harbulot

Lemieux éditeur, 200 p., 11 €

Des vidéos de l'État islamique à la propagande et contre-propagande en Ukraine en passant par la guerre des images entre le Hamas et Israël, la guerre de l'information et de la désinformation est aujourd'hui centrale. L'analyse de cette guerre de propagande doit permettre au citoyen de se défendre face aux enfumages.

Notre société de l'information est aussi une société de la désinfor-

mation. Informations non vérifiées ou manipulées circulent abondamment sur le web et les réseaux sociaux et dans les médias traditionnels. Le public de son côté doit trouver une voie difficile entre une adhésion peut-être naïve et une méfiance parfois excessive. Pour l'auteur la guerre de l'information implique États, groupements d'intérêts, grandes entreprises. Les fabricants d'intox œuvrent dans tous les camps.

Le premier chapitre revient sur l'utilisation de « l'intox » par l'armée et les services de renseignement français notamment dans le contexte des guerres coloniales, en regrettant le retard français en la matière. Si le propos est parfois synthétique, les notes abondantes suggèrent de nombreuses références permettant un approfondissement, et proposent notamment des dossiers documentant les cas présentés.

Le chapitre II apporte un point de vue intéressant sur la médiatisation des conflits armés et des attentats terroristes, en soulignant une disproportion informationnelle entre le « fort » – les armées occidentales – qui doivent « rendre des comptes à la société de l'information » et les faibles – les forces terroristes ou insurgées – qui « l'utilise comme un tremplin ». L'auteur incite les démocraties occidentales à utiliser toute leur « force de frappe informationnelle ». Le chapitre suivant fait des États-Unis l'exemple d'une démocratie utilisant les ressources de la guerre de l'information. L'auteur indique que : « peut-être découvrirons-nous un jour que l'une des plus grandes manipulations du XX^e siècle fut le discours américain sur l'exportation de la démocratie à travers

le monde ». Mais de fait, sa démonstration est convaincante: il met en évidence l'utilisation de l'argument démocratique pour les États-Unis pour défendre leurs intérêts politiques et économiques. Le chapitre se termine par une étude éclairante des manipulations de l'information auxquelles se sont livrés la Russie et les États-Unis, chacun de leur côté, lors de la guerre en Ukraine.

Après un chapitre consacré à la guerre de l'information dans le domaine de l'entreprise, le chapitre V s'attache aux manipulations de l'information perpétrées par des acteurs de la société civile, à partir notamment d'opérations d'intox menées par Greenpeace.

Alors que le positionnement de l'auteur paraissait jusqu'alors pragmatique – l'objectif assigné aux États en matière d'information étant plutôt l'efficacité – l'auteur adopte à partir de ce moment un point de vue éthique, invitant la société civile à un usage moral de l'information. Le dernier chapitre et la conclusion forment des mises en garde. Il s'agit d'être conscient de la prolifération de ces opérations d'intox et des affrontements dont le monde immatériel de l'information est le terrain. Leur impact est rendu potentiellement plus éphémère par l'abondance de l'information disponible: l'enjeu pour le citoyen est d'arriver à une maîtrise du rapport à l'information rendant la plus difficile possible l'entreprise de ces « fabricants d'intox ». Il est possible que la manipulation de l'information laisse place à une utilisation « offensive » de connaissances avérées. Ce qui implique un retour de l'enseignement de la rhétorique, dont ces stratégies relèvent.

La fin de la communication



★★★★☆

Arnaud Benedetti

Le Cerf, 130 p., 8 €

Née au tournant du XIXe siècle et du XXe siècle, la com. est la fille de la démocratie et du marché. Émancipée pour partie des logiques propagandistes propres aux régimes autocratiques et totalitaires, elle n'en demeure pas moins un instrument de domestication et de contrôle des opinions au moment où celles-ci se libèrent et s'entrechoquent. Ses métiers, ses techniques, ses savoir-faire, ses *spin doctors* ont investi en un siècle, l'ensemble de la société et de l'espace public. C'est cette histoire avec ses moments clef, ses précurseurs, que retrace ainsi à grandes enjambées ce petit livre.

Le paradoxe est bien là: plus la com. paraît triompher, moins elle est crédible. L'excès de com. c'est un peu le chant désespéré de méthodes, de pratiques nées au siècle dernier qui prenaient acte de la nécessité, démocratie oblige, de composer avec les opinions mais en s'efforçant de les détourner, de les domestiquer, de « fabriquer du consentement » pour reprendre l'expression favorite de l'un des fondateurs de la communication d'influence et des relations publiques, Edward Bernays, par ailleurs neveu de Freud.

La com. a dominé la politique démocratique depuis l'après-guerre, les outils de marketing ont investi les machines partisans et les différents appareils du pouvoir, "la fabrique du consentement" a généré bien des "servitudes volontaires". Mais la sursaturation des offres de communication, l'invention d'Internet et des réseaux ou la généralisation des chaînes "Toute info" bouleversent profondément les pratiques des maîtres de la com. qui confrontés à un monde nouveau voient leur hégémonie et influence décliner.

Depuis 30 ans avec la fin du conflit Est/ouest, la mondialisation et l'illusion éphémère de la fin de l'histoire nous avons assisté à une accélération de cette montée en puissance des appareils communicants qui ont réduit le politique au simple rôle d'un porte-parole alors que son essence est d'agir et de décider. Plus la com. envahissait notre espace public, moins nous en étions dupes car nous devenions plus aptes à en décoder et décrypter les ressorts. Le récepteur est toujours sur la distance plus intelligent que ne l'imaginent à tort les professionnels du cynisme, aussi chevronnés puissent être ces derniers...

La « fabrique du consentement » qui est le cœur de la communication politique s'effectue toujours au service d'élites — et Bernays ne se cachait pas de travailler pour des oligarchies — qui visent à conduire les peuples. Que se passe-t-il aujourd'hui si ce n'est une remise en question par les populismes, par les altermondialistes, par les associatifs de tout poil d'une façon de diriger étroitement associée à une façon de communiquer... Tous ces courants

ne sont bien évidemment pas homogènes, ni d'accord entre eux et souvent même radicalement opposés mais ils réintroduisent, tous, la société et les peuples par-delà les artifices communicants de gouvernants aux abois... Podemos en Espagne à gauche, Trump aux USA ou Nick Farrage au Royaume-Uni du côté de ce que l'on appelle les populistes viennent bousculer un ordre politique qui s'était appuyé sur ce qu'un chercheur américain, Paul Lazarsfeld, a appelé « la com. à deux étages », c'est-à-dire une communication qui s'adressait prioritairement à des intermédiaires (des notables, des médias, des autorités sociales ou morales, etc.) dont le but était ensuite d'irradier et de rayonner dans leur propre milieu... La com. des politiques est d'abord très sélective, voire élitiste en ce sens qu'elle se nourrit de relais comme le sont entre autres les médias. Nous assistons d'une certaine façon au déclin de ce paradigme et à l'émergence d'une communication plus directe — qui va au peuple, qui s'économise les intermédiaires et qu'à coup sûr Internet et les réseaux sociaux entre autres favorisent, une sorte de communication plus plébiscitaire.

Les réseaux ont déstabilisé la com. politique qui fonctionnait sur une certaine connivence avec les médias traditionnels... Médias et politiques cogéraient d'une certaine manière, nonobstant parfois des tensions, l'espace public. Il y avait des lignes que l'on n'outrepasait pas. L'irruption des médias sociaux bouleverse le jeu. Elle permet à chacun d'interpeller, de s'exprimer, de créer du bruit, d'ébranler en temps réel parfois les stratégies de com. des acteurs.

C'est l'objet de cet ouvrage que d'analyser les causes de ce crépuscule et d'en interpréter les enseignements historique et politique.

Dîner en ville mode d'emploi



★★★★☆

Guillemette Faure

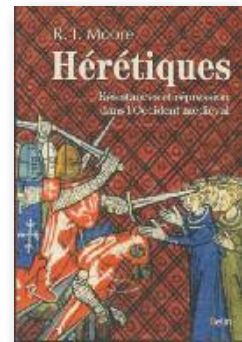
Grasset, 300 p., 20 €

Politiques, patrons ou artistes en vue, tous se défendent d'en être. Quand on veut briser un adversaire, on lui reproche sa mondanité. Dîner en ville, ce serait dîner utile : constituer son réseau et l'entretenir, obtenir des informations, se placer dans le cercle restreint des VIP. L'auteur a voulu savoir comment fonctionne ce rite de passage de l'entre-soi. Qu'est-ce qu'un dîner en ville ? Comment ça marche ? Sous forme de guide de savoir-vivre, elle recense avec humour les codes non écrits qui régissent le club très sélect des dîneurs.

Moitié anthropologie divertissante, moitié manuel pratique, ce livre s'appuie sur une soixantaine d'entretiens (dîneurs en vue, sociologues, observateurs étrangers...). On y découvre les faux pas des débutants, les formules magiques et quelques dîners mémorables. On y croise cet auteur de best-sellers qui comptabilise le nombre de couverts

qu'il a servi ou cet escroc sorti de prison resté un invité très prisé. On retient que la clé d'un dîner réussi est une question de réseau, pas d'assiette. Et que si les codes ont changé, le dîner en ville est loin d'être une pratique vieillotte et dépassée.

Hérétiques



★★★★☆

Robert Moore

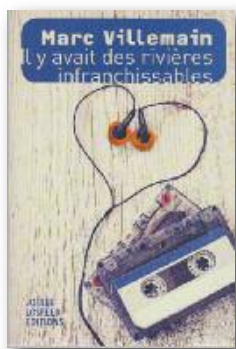
Belin, 580 p., 27 €

À Orléans, en 1022, des hérétiques furent envoyés au bûcher pour la première fois dans l'histoire de l'Occident. Au cours des deux siècles qui suivirent, une procédure fut progressivement instaurée, qui allait perdurer bien au-delà du Moyen Âge : des personnes identifiées comme des ennemies de la société chrétienne étaient désormais susceptibles de subir diverses formes de répression, jusqu'au supplice par le feu. Avec la Croisade albigeoise, puis la création de l'inquisition en 1233, commença la surveillance systématique de ceux que l'on accusait – à tort ou à raison – de ne pas adhérer pleinement à la doctrine catholique.

L'auteur, dans cet ouvrage majeur enfin traduit en français, retrace avec finesse et vivacité l'histoire des hérésies entre le XI^e et le XII^e siècle, de l'Occitanie aux pays du Rhin,

de l'Italie aux Flandres et à l'Angleterre. Il remet en cause bien des idées reçues. Faire la « guerre à l'hérésie » se révèle avoir été un moteur de la transformation générale de la société et des pouvoirs, c'est-à-dire de la naissance de l'Europe au Moyen Âge.

Il y avait des rivières infranchissables



★★★★☆

Marc Villemain

J. Losfeld, 160 p., 14,50 €

Un bon recueil de nouvelles c'est un peu comme une boîte de pâtes de fruits dont on ne connaîtrait pas les parfums à l'avance et dont chaque spécimen serait l'occasion d'un voyage gustatif inattendu. Au fil des treize textes de ce recueil dont il faut saluer la belle unité, les parfums et les sensations ont le bon goût de l'enfance et de l'adolescence, ravivant des instants enfouis dans nos mémoires par les années et les souvenirs plus proches qui les ont recouverts.

Un premier regard échangé derrière une haie, un premier baiser volé parmi les fleurs d'une clairière, une première étreinte maladroite dans un lit trop petit. Dans un recueil de nouvelles, porté par une langue précise et évocatrice, l'auteur met en scène la naissance du sentiment amoureux, l'hésitation initiale de

jeunes gens qui, en découvrant l'autre, se révèlent à eux-mêmes. Les détails – un morceau de chocolat pour le goûter, une chanson dans une salle de fête communale, une balade à vélo sous le soleil d'été, la sensualité d'un sein aperçu – nous emportent dans un voyage tendre et bienveillant, brutal parfois, celui d'un homme qui explore les vertiges et vestiges de ses amours passées.

À travers ces nouvelles le lecteur redécouvre la beauté, l'innocence et la bonté de l'amour, comme sentiment très souvent, comme don, parfois. On pense à Dominique Mainard, à son art d'aborder avec délicatesse les sujets les plus intimes, passant de la noirceur à la légèreté avec une élégance infinie. Comme une invitation à ne pas oublier l'innocence dont nous sommes issus et qui nous permet de croire, encore.

Je voulais leur dire mon amour



★★★★☆

Jean-Noël Pencrazi

Gallimard, 130 p., 13 €

Depuis presque cinquante ans le narrateur n'était pas revenu en Algérie où il était né, d'où ils étaient partis sans rien. Il avait si souvent répété qu'il n'y retournerait jamais. Et puis une occasion s'est présentée: un festival de cinéma méditerranéen auquel

il était invité comme juré à Annaba, une ville de l'Est algérien, sa région d'origine. Il a donc pris l'avion pour Annaba, et il a participé au festival, il s'y est senti bien. Un sentiment de fraternité nouvelle avec tous. Mais au moment où, le festival fini, il s'apprêtait à prendre comme convenu la route des Aurès pour revoir la ville et la maison de son enfance, un événement est survenu, qui a tout arrêté, tout bouleversé. C'est le récit de ce retour cassé qu'il fait ici.

L'oubli



★★★★☆

Philippe Forest

Gallimard, 240 p., 19 €

Un homme se réveille, convaincu d'avoir égaré un mot dans son sommeil, incapable de se le rappeler. Une idée s'insinue dans son esprit et prend bientôt l'allure d'une obsession: son langage se défait, sa vie se vide à mesure que les souvenirs se détachent de lui. Un homme – peut-être le même, peut-être un autre – observe l'océan depuis sa fenêtre. Une brume perpétuelle recouvre l'horizon, au loin il s' imagine distinguer une forme qui lui fait signe et qui l'appelle. L'histoire se dédouble à moins qu'il ne s'agisse de deux histoires différentes dont demeure mystérieux le lien qui les unit. Tandis que les mots et la mémoire s'abîment dans

un même précipice, l'univers recouvre amoureusement l'apparence splendide indispensable pour chacun au recommencement de l'existence.

Dans la veine de ses deux précédents romans, *Le chat de Schrödinger* et *Crue*, mais en restant fidèle à l'expérience qu'il a posée au principe de tous ses livres depuis *L'enfant éternel* et *Sarinagara*, l'auteur propose au lecteur une fable insolite, qui enseigne, comme l'a écrit un poète, que la nuit recèle en son sein le plaisir et l'oubli, qui sont les deux seuls secrets du bonheur.

Laisse tomber les filles



★★★★☆

Gérard de Cortanze

Albin Michel, 290 p., 22 €

Le 22 juin 1963 à Paris, quatre adolescents assistent, place de la Nation, au concert donné à l'occasion du premier anniversaire de *Salut les copains*. Trois garçons : François, rocker au cœur tendre, tenté par les substances hallucinogènes ; Antoine, fils d'ouvrier qui ne jure que par Jean Ferrat ; Lorenzo, l'intellectuel, fou de cinéma et champion de 800 mètres.

Une fille : Michèle, dont tous trois sont amoureux, fée clochette merveilleuse, pourvoyeuse de rêve et féministe en herbe.

Commencé au cœur des Trente Glorieuses et se clôturant sur la « marche républicaine » du 11 janvier 2015, ce livre pétri d'humanité, vibrant, joyeux, raconte, au son des guitares et sur des pas de twist, l'histoire de ces baby-boomers devenus soixante-huitards, fougueux, idéalistes, refusant de se résigner au monde tel qu'il est, et convaincus qu'ils pouvaient le rendre meilleur. Suivant la génération yéyé ce livre traverse cinquante ans d'histoire de France.

Le cerf



★★★★☆

Thierry Zarcone

Les belles lettres, 250 p., 26 €

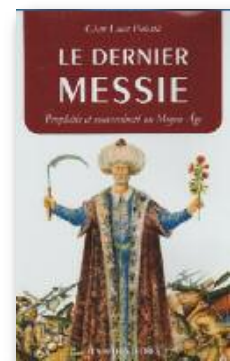
Le cerf est un animal sacré, roi des forêts, de l'Asie centrale aux rives de l'Atlantique. Il est vénéré mais chassé, tué et mangé depuis des millénaires. Par son sacrifice, il nourrit, soigne et protège tant le corps des hommes que leur imaginaire. Animal guide, sa poursuite lance le chasseur sur les chemins de la conversion et il accompagne dans le christianisme comme dans l'islam la vie des vrais spirituels, servant de monture aux saints ou, pour la biche, donnant son lait aux ascètes.

Il a conduit des peuples entiers vers des terres que les dieux leur

destinaient. On retrouve ce grand communicant au cœur des plus anciennes croyances sur le voyage des âmes, assurant le passage entre les vivants et les morts, entre les cieux et le monde d'en bas. Symbole de longévité et de résurrection, de par ses bois qui tombent chaque année quand il "refait" sa tête, le cerf est aux sources vives du sacré dans le monde des religions du Livre.

Cette étude présente les multiples et fascinantes facettes de la sacralité du cerf depuis les grottes de la préhistoire à l'urbanisation contemporaine, dans les sociétés d'Europe et d'Asie de culture abrahamique.

Le dernier messie



★★★★☆

Gian Lucia Pot0esta

Les belles lettres, 270 p., 25 €

La Deuxième épître aux Thessaloniens annonce la venue d'une figure mystérieuse destinée à faire obstacle à l'imminent déchaînement de fureur du Fils de la perdition. En Orient, au VIIe siècle, la prédiction paulinienne est référée au dernier et plus puissant « roi des Grecs et des Romains ». Plus tard, en Occident, de nouvelles figures messianiques marquent de leur empreinte les attentes prophétiques : le « roi des Francs », le pasteur angélique, le second Charlemagne et enfin le peuple des villes.

Respectant une méticuleuse référence aux textes originaux et à la plus crédible littérature scientifique, cet ouvrage étudie les prophéties, apocalypses et sibylles médiévales les plus diffusées.

Ces textes obscurs et allusifs se révèlent de subtils instruments de propagande politico-religieuse : projetant à la fin des temps des luttes pour le pouvoir historiquement contemporaines, ils restituent, dans un langage symbolique puissant, la conception de la souveraineté propre à une époque.

Le figurant



★★★★☆

Didier Blonde

Gallimard, 160 p., 15 €

À dix-neuf ans, le narrateur a rencontré Judith sur le tournage de *Baisers volés* de François Truffaut où ils étaient tous les deux figurants. Quarante-cinq ans plus tard, il cherche à savoir ce qui s'est passé ces jours-là et ce qu'elle est devenue. L'enquête dans laquelle il se lance lui fait traverser un Paris peuplé de fantômes, où ce qui reste du décor et des coulisses du film ne coïncide pas toujours avec ses souvenirs ni avec la réalité.

Quelles traces a laissées leur brève histoire? Sommes-nous les acteurs de notre propre vie ou de sim-

ples passants? se demande le narrateur tout au long de ce roman tissé de réminiscences d'un temps aujourd'hui enfui.

Normes et marchés en occident



★★★★☆

Sandrine Victor

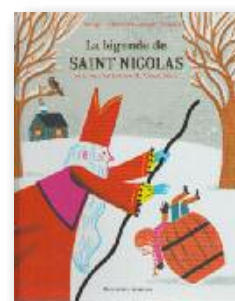
PU de Provence, 150 p., 15 €

La notion de « professionnalisation » peut sembler anachronique appliquée au Moyen Âge. Cependant, l'étude des normes économiques, des pratiques et des marchés aux XIIIe-XVe siècles invite à utiliser le concept. La démarche est heuristique et il s'agit de se demander s'il a du sens au Moyen Âge, à l'instar d'autres concepts tels qu'« expertise », « industrie » ou encore « entreprise » mis en valeur par l'historiographie récente. Les secteurs du vin et de la viande au Moyen peuvent servir de terrain d'expérimentation en ce sens. On pourrait tenter une définition de la professionnalisation au Moyen Âge en y voyant au niveau individuel, un processus de distinction, de reconnaissance d'un champ de compétences spécifiques, voire de reconnaissance sociale au sein d'un collectif; au niveau collectif, un moyen et une garantie de contrôle croissant de la qualité d'une part, et de gestion du risque d'autre part, voire un moyen de défense d'intérêts

« corporatifs » et de pression politique. Finalement, l'une des problématiques de fond est de savoir si l'individu émerge du corps par la professionnalisation ou si, sans l'exclure d'ailleurs, la professionnalisation renforce le corps constitué dans son monopole de la compétence.

Au-delà de la compétence, dans le contexte de l'effort de moralisation de l'économie à partir des XIIIe-XIIIe siècles, la professionnalisation découle-t-elle ou engendre-t-elle éthique et confiance?

La légende de St Nicolas



★★★★☆

Collectif

Gallimard, 30 p., 13 €

Par un jour de grand froid, trois enfants sont envoyés dehors par leurs parents pour chercher de quoi manger... Perdus, ils trouvent refuge dans la maison d'un terrible boucher, qui profite de leur sommeil pour les découper en morceaux et les déposer dans son grand saloir. Il faudra tout le courage d'un petit oiseau, et toute la perspicacité du grand Saint Nicolas, pour faire revenir les enfants à la vie et graver à jamais dans les mémoires la légende du célèbre personnage. La célèbre histoire se raconte avec profondeur et originalité, sans oublier une pointe d'humour qui vient adoucir les moments les plus sombres. À partir de 4 ans.